

FRÉDÉRIC
WORMS



Revivre

**PRIX LYCÉEN
DU LIVRE
DE PHILOSOPHIE**

2016

Champs essais

FRÉDÉRIC WORMS

Revivre

Un verbe exprime en français l'un des secrets de notre être et l'une des clés de notre époque maniaco-dépressive : ce verbe, c'est revivre.

Il a deux sens que tout paraît opposer. Revivre, c'est en effet renaître, retrouver le sentiment d'être vivant et relié à autrui. Mais c'est aussi se laisser rattraper par « un passé qui ne passe pas » et se replier sur soi-même.

Chacun de nous fait cette double expérience, souvent sans le savoir. Il faut pourtant la penser, l'affronter, résister à ce qui nous enferme, accéder à ce qui nous délivre. Inventaire de nos blessures et de nos ressources, diagnostic du moment présent, parcours dans les idées et les œuvres, ces propos renouent avec les actes les plus intenses de notre vie.

Un art de vivre, c'est-à-dire de revivre, qui pourrait bien être le seul possible aujourd'hui.

Frédéric Worms est professeur de philosophie à l'École normale supérieure, où il dirige le Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine, et membre du Comité consultatif national d'éthique. Il est notamment l'auteur de *Penser à quelqu'un* (Flammarion, 2014).

En couverture: Photomontage d'après
© Dorling Kindersley/Getty Images.

Flammarion

REVIVRE

DU MÊME AUTEUR

- Bergson ou les Deux Sens de la vie*, PUF, « Quadrige », 2004.
- La Philosophie en France au XX^e siècle. Moments*, Gallimard, « Folio essais », 2009.
- Droits de l'homme et philosophie* (2^e éd.), CNRS Éditions, 2009.
- Le Moment du soin. À quoi tenons-nous ?*, PUF, « Éthique et philosophie morale », 2010.
- Soin et politique*, PUF, « Questions de soin », 2012.
- La Vie qui unit et qui sépare*, Payot, 2013.
- Penser à quelqu'un*, Flammarion, « Sens propre », 2014.

Frédéric WORMS

REVIVRE

Éprouver nos blessures
et nos ressources

Champs essais

Ouvrage paru dans la collection « Sens propre »
dirigée par Benoît Chantre.
Également dans la collection :
Guillaume Le Blanc, *Courir. Méditations physiques*
Vincent Delecroix, *Chanter. Reprendre la parole*

© Flammarion, 2012
© Flammarion, 2015, pour la présente édition en coll. « Champs »
ISBN : 978-2-0813-6401-1

Ouverture

Blessures et ressources

Il faut tenter aujourd'hui l'inventaire de nos blessures et de nos ressources. Il faut comprendre pourquoi, parfois, nous ne sortons pas des premières – nos blessures – au point, même si elles sont anciennes, de les revivre sans cesse ; mais aussi pourquoi, dans le même temps, lorsque nous redécouvrons les secondes – nos ressources –, de la plus simple qui soit dans notre vie individuelle à la plus libératrice qui soit dans la vie politique, nous avons le sentiment de l'avenir, le sentiment de revivre !

Comment se fait-il que les deux soient possibles ensemble ? Est-ce une illusion ? Faut-il critiquer ce retour obsessionnel sur le passé, faut-il renoncer à cette ouverture persistante – et peut-être utopique – sur l'avenir ? Faut-il se contenter de vivre, au présent, loin de ces extrêmes ?

Ou bien est-ce tout le contraire ? N'est-ce pas une réalité qui est aussi, à condition de l'assumer, une orientation et une chance ? Notre vie serait prise alors, par principe, entre un passé qui revient et une action qui reprend. Chacune de ces dimensions serait aussi importante et aussi forte que l'autre, et chacune aussi un antidote aux risques de l'autre, contre les risques de l'enfermement dans le passé et les risques de l'avenir radieux. Mais dès

lors comment vivre maintenant, vivre, simplement, entre ces deux pôles, entre ces deux forces ?

Illusion ou réalité, la question ne se pose pas seulement pour notre vie individuelle, pour chacun de nous. Elle se pose aussi, aujourd'hui plus que jamais, pour notre vie collective, pour la vie de tous, prise entre un passé « qui ne passe pas » et qui menace de se répéter, et une action, une transformation qui s'imposent et qui, bien loin de s'être arrêtées, reprennent, fût-ce sous la menace de la crise ou de la catastrophe, dans la société, la politique et le monde. Ne serait-ce pas l'une des clés de notre époque ?

Tout se concentre, en tout cas, sur les deux sens que prend en français ce curieux verbe : *revivre*.

Revivre, c'est en effet répéter, ressasser le passé, d'une manière telle que nous ne nous contentons pas de le contempler comme un spectacle, mais ne pouvons nous empêcher de le vivre à nouveau, « comme si nous y étions », comme s'il était encore agissant, en réalité, dans le présent. Pourtant, revivre, c'est aussi repartir, renaître, d'une façon dont même la répétition, chaque matin, ne peut annuler la nouveauté, le sentiment, irréductible, de nouveauté, « comme si de rien n'était », et, plus encore, comme si nous pouvions avancer, agir, créer, aller plus loin, de nouveau.

Quel sens entendra-t-on en premier, quel est celui qui dominera ?

Cela dépendra (des gens, des jours, des heures, des événements, des vies).

Toujours est-il qu'il y aura les deux, comme un indice, une orientation. Une obligation, donc.

On le devinera peut-être : nous soutiendrons ici que ces deux sens sont irréductibles et qu'ils définissent les

deux axes de notre condition, vitale, mais aussi de notre situation, historique, les tâches, enfin, qui nous attendent.

Il ne suffit pas cependant de l'affirmer ou de prétendre le démontrer, *a priori*. Il faut en prendre la mesure, à travers une exploration qui sera autant une épreuve qu'une vérification, autant un cheminement qu'une démonstration.

Il y aura une approche immédiate de ces expériences qui s'imposent malgré nous. Il faudra les mettre cependant à l'épreuve de notre vie, pour en mesurer toute la portée. À l'épreuve ensuite de notre époque, dans toutes ses dimensions. Les reprendre, enfin, pour servir une tâche de transformation, peut-être un art de vivre.

Ce seront les quatre parties de ce livre.

À travers ces quatre moments, ce sont les mêmes fils qui s'entrecroiseront toujours, les fils du revivre, traversant tous les pans de notre existence, de notre corps à notre histoire en passant par notre pensée et nos relations (à nous-mêmes, au monde, aux autres), dessinant peu à peu les directions, les chemins, qui permettent de s'y repérer. On ne peut dire à l'avance ce qui en résultera.

Ce ne sont pas, en tout cas, des recoupements de thèmes abstraits qui dessineront ces chemins, ces carrefours, ces impasses, ces issues : mais des figures singulières, des concepts précis, des expériences diverses. Ils auront requis par conséquent, dans chacune des parties, une diversité de styles, ou d'essais de styles, dans la lecture comme dans l'écriture, dans l'analyse et l'expression, dont l'épreuve n'est pas seulement théorique. Le pic de chacun de ces parcours, ou le col entre ces deux versants, sera une rencontre avec la littérature – avec le poème – qui s'est imposée, comme un point saillant, un point de passage, un point d'eau.

Chaque étape, chaque section de ce qui suit traitant une question singulière pourra être vue à son tour comme un chemin entier, par lequel on peut entrer dans la traversée d'ensemble, ou que l'on peut aussi emprunter pour lui-même. Ainsi les sentiers de grande randonnée sont découpés en étapes d'une journée ; c'est pour qu'on puisse les parcourir indépendamment, en voisins, selon le paysage que l'on veut découvrir, la partie de soi que l'on veut exercer ; mais c'est aussi la condition du voyage entier, que l'on ne peut faire sans le reprendre chaque matin. L'exercice de chaque jour, surtout lorsqu'il affronte des forces en sens contraire, est nécessaire à la traversée de la vie.

Que l'on me demande, maintenant, si tout cela ne tient pas du jeu de mots, d'une homonymie, d'un hasard qui fait que le même terme, « revivre », a deux sens en français, je dirais sans hésiter que plus j'avais, plus semblait se vérifier cette dualité, cette tension, qui est, encore une fois, une épreuve mais aussi une orientation. Comme si la vie avait un sens, d'en avoir deux, et, dans sa tension entre les deux, de pouvoir perdre ou retrouver ce sens. Cela pourrait surprendre ; on pourrait croire que notre vie a du sens ou n'en a pas, qu'il faille être mystique ou nihiliste, mais comment admettre que ce sens puisse varier ? Pourtant, toute notre expérience le prouve, le sens de la vie ne lui est pas donné, ou enlevé *a priori* définitivement, d'une manière métaphysique, mais selon les expériences que nous vivons et que nous revivons, qui varient, et qui dépendent, en partie au moins, de nous.

S'il y a une expérience qu'il s'agit ici de retrouver, c'est donc celle de ce sens lui-même. Elle ne relève pas que de la philosophie, qui lui est cependant nécessaire et vitale mais qui peut aussi la masquer. Nous en faisons

l'épreuve réelle dans deux types d'expériences simples, quoique rares, et qui nous orientent. C'est quand l'on se retrouve, ou se rejoint en quelque sorte soi-même, avec un sentiment de certitude et de surprise. Mais c'est aussi quand, dans une conversation, tout à coup, celui qui parle est entendu par celui qui écoute, et qui lui répond. La question que pose ce dernier, la remarque qu'il fait révèlent alors à chacun quelque chose de lui-même. Tu m'as dit quelque chose que tu étais peut-être le seul ou la seule à pouvoir dire, et qui m'a appris ce que je pensais sans même le savoir. Cela supposait à la fois un effort, pour entendre plus encore que pour comprendre, et une spontanéité, une intuition, un contact. Dès lors, tout peut reprendre. Car nous parlons tout le temps de nous, ou bien pas du tout ; mais c'est toujours une surprise lorsque de l'effort pour répondre aux questions qui surgissent de l'autre, de sa vie singulière, surgit aussi, sans que cela soit dit mais à travers ce qui est dit, le sens de la nôtre et de la vie en général. C'est à ces conversations, avec toi, avec vous — vous vous en souvenez —, que j'ai constamment pensé ici, conscient de pouvoir seulement en approcher, en écrivant ces lignes.

Première partie

Revivre ce que l'on n'a pas vécu

Cela peut surprendre, mais cela arrive ; on revit parfois ce que l'on n'a pas vécu soi-même. Je revois, je revis, le récit d'une perquisition de soldats allemands dans votre refuge en Auvergne. Qui me l'a raconté ? Je ne le sais plus. Ce n'est pas moi qui étais là. Et pourtant je le revis. Comment est-ce possible ? Qui est donc ce « moi » ? Il faut se poser la question. Mais la réponse semble s'imposer. Je suis ce que je revis. Nous nous définissons par ce que nous « revivons », souvent sans le vouloir, sans le savoir, par ce qui revient en nous, plus fortement que ce que nous vivons ici, maintenant, plus vif que cette sensation, cette lumière qui m'éblouit, me réchauffe, mais qui n'arrive pas à dissiper un souvenir qui, en un sens pourtant, n'est pas même « le mien » !

Pas le « mien » ? Il n'est pas dans mon état civil, je n'étais pas né, ce n'était pas moi. Mais il faut bien, pourtant, qu'il y ait quelque chose, en lui, de « moi », de ce « moi » qui se croit isolé, séparé, distinct des autres, de tous les autres, et dont il faut bien pourtant qu'il leur soit relié, plus relié qu'il ne le croit, au moins par certains liens. Comment, autrement, revivrait-il ce qu'il n'a pas vécu, comment cela revivrait-il en lui, pourquoi devrait-il aussi tenter de le comprendre, de le transformer, de

s'en délivrer, et avec lui-même, pas seulement lui, d'autres que lui, et l'avenir ? Car si je ne suis pas seulement ce que je vis, ici et maintenant, comme une évidence, je ne suis pas seulement non plus ce que je revis, sans rien y pouvoir, comme un mystère. Je ne sais pas bien encore ce que je « suis », ce que je peux être. D'ailleurs, je ne le trouverai pas en y pensant, en y réfléchissant, à l'infini ; mais, puisqu'il s'agit de revivre, en agissant, en écrivant, en exprimant.

L'art peut-il y aider ? Je me souviens d'un film récent de Tarantino (*Inglourious Basterds*) ; il s'ouvre sur une scène très proche : on voit une voiture grise arriver par les chemins montagneux du centre de la France ; le paysan qui a caché une famille dans sa cave commence à comprendre ce qui va se passer, les images s'imposent, se superposent, se surimposent. Vont-elles, à leur tour, obséder ? Vont-elles aider ? Ce n'est pas entièrement joué, mais cela prouve aussi que ce n'est pas fini. Je ne peux te conseiller d'aller voir ce film. Mais celle qui m'a conseillé de le faire, elle aussi très proche, ne pouvait pas savoir (ou bien avait deviné), ce que cela pouvait enclencher, dans un sens ou dans l'autre. Je la remercie. Comme si revivre, c'était changer, recommencer.

Je revis

Je revis ; comment avais-je pu oublier à quoi ressemblait la simple lumière du matin ? Si je crois revivre, c'est à cause de l'oubli, à cause du sentiment de nouveauté, mais aussi de retrouvaille avec ce que l'on n'aurait jamais dû quitter. Le pêcheur qui sort tous les jours en mer, au soleil, revit-il chaque fois avec la même surprise ? C'est possible. Mais bien plus encore celui qui, pendant quelque temps, en avait été empêché (par une maladie, des intempéries, des ennuis de toute sorte, ou que sais-je ?). Car il a le sentiment de nouveauté *et* de retour, de ce qui peut secourir ou sauver, soi-même, le monde. Comment avais-je pu être si loin ? C'est l'impression de *renouer* qui est saisissante. Aussi sommes-nous tressés de fils tendus, qui attendent d'être remis en contact avec ce qui peut les actionner, et réveiller la partie de nous-mêmes qu'ils commandent en secret. Il y a en moi l'amour des matins, mais il s'endort ou se fatigue, se cache, et lorsque enfin l'air frais me touche, il ressuscite et je m'extasie comme un nouveau venu. Merveille.

Vita nova

(Dante)

Avant *La Divine Comédie*, Dante a écrit un petit livre dont le titre, *Vita nova*, comme le note l'un de ses traducteurs contemporains, reprend « une formule typique d'intitulation des livres au Moyen Âge ¹ ».

Vie nouvelle : ce serait donc le titre de tous les livres, de toutes les histoires, de tous les « il était une fois » ?

Mais Dante donne un sens plus fort à ce titre. La « vie nouvelle », c'est un moment de sa vie réelle, ou, comme disent les premières phrases, du « livre de sa mémoire » :

En cette partie du livre de ma mémoire avant laquelle on aurait peu de chose à lire, se trouve une rubrique qui dit : *Incipit vita nova* ².

Ce commencement, ou ce recommencement, c'est (bien sûr, diront les ironiques, qui croient avoir tout compris), la rencontre avec celle qui allait être sa dame, son amour.

1. Voir Dante, *Vie nouvelle/Vita nova*, trad. G. Luciani, Gallimard, « Folio bilingue », 1999, note 1, p. 45 ; il s'agit de la formule « *incipit vita nova* » dont, note aussi le traducteur, il est resté le mot « *incipit* » pour désigner le début d'un livre.

2. *Ibid.*, § 1, p. 45.

Il avait neuf ans :

Neuf fois déjà après ma naissance, le ciel de la lumière était revenu presque en un même point quant à sa giration propre lorsque à mes yeux apparut pour la première fois la glorieuse dame que beaucoup appelèrent Béatrice, qui ne savaient comment l'appeler¹.

Mais la *Vie nouvelle* n'est pas seulement l'histoire de cette vie nouvelle. C'est aussi l'histoire de son interruption brutale que marque la mort de Béatrice, c'est l'histoire d'une perte et l'histoire d'un deuil. Le livre s'achève sur la promesse d'un autre livre, qui n'est pas seulement une promesse à Béatrice, mais la promesse de retrouver Béatrice, non seulement la très heureuse, la béate, mais celle qui rend heureux, qui confère la béatitude. Ce sera le cas, au terme de cet autre livre, après la traversée de l'Enfer et du Purgatoire, à la fin de *La Divine Comédie*.

Étrange conjonction de ces deux vœux, à la fin de la *Vie nouvelle* :

Après ce sonnet, il m'apparut une merveilleuse vision, en laquelle je vis des choses, qui me firent décider de ne plus parler de cette Bénie jusqu'au jour où je pourrais plus dignement parler d'elle².

C'est le vœu d'écrire :

Si tel est le plaisir de Celui pour qui toutes choses vivent [...] j'espère écrire à son sujet ce qui jamais ne fut écrit d'aucune³.

Mais il s'accompagne d'un autre vœu, qui transforme l'écriture en un voyage, qui transforme le fait d'écrire sur

1. *Ibid.*, § 2, p. 47.

2. *Ibid.*, § 42, p. 255.

3. *Ibid.*

ou pour quelqu'un, dans le fait même de la rejoindre, par-delà la séparation, motif secret de l'écriture, qui espère la surmonter :

Et alors plaise à Celui qui est Sire de la courtoisie que mon âme puisse s'en aller voir la gloire de sa dame, c'est-à-dire de cette Béatrice bénie, qui glorieusement contemple la face de Celui qui est *per omnia secula benedictus*¹.

Le vœu de Dante n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, de rejoindre Béatrice après avoir écrit *La Divine Comédie*, après sa propre mort ; il est aussi, il devient en tout cas, irrésistiblement, celui de la rejoindre dans l'œuvre même où il effectuera cette expédition.

Ainsi, à ce premier commencement, à cette première *Vie nouvelle*, issue de la rencontre avec Béatrice – déjà une renaissance –, il faudra, en raison de cette perte, qu'un autre commencement, qu'un nouveau recommencement, réponde encore.

Il recommencera cette fois, non par une révélation, mais par un égarement, semblant relier les deux œuvres au-dessus du vide qui les sépare, effet ou écho de la perte sur laquelle se terminait la première, et début inoubliable de la seconde, de *La Divine Comédie* elle-même.

Ce sont les premiers vers du grand poème, qui ne seront plus accompagnés de prose et de commentaire, comme ils l'avaient été dans le premier livre de Dante.

C'est là que tout reprend :

*Au milieu du chemin de notre vie
Je me retrouvai par une forêt obscure
Car la voie droite était perdue*².

1. *Ibid.*

2. Dante, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », chant I, v. 1-3, trad. J. Risset, GF-Flammarion, 2010, p. 11.

La vie nouvelle de la *Vita nova* menait, imprévisible, à l'épreuve de la perte. Mais la perte qui ouvre *La Divine Comédie*, coupant elle aussi la vie en deux, ramènera au travers des épreuves à la vie.

Image ou geste définitif du revivre, depuis le milieu de la vie :

Nel mezzo del cammin di nostra vita.

Tel est le chemin de Dante. Certes, ses motifs symboliques, théologiques, philosophiques, appelleraient la plus précise des lectures. Mais elle peut être très simple. L'amour est une promesse d'absolu, mais la perte impose une traversée des enfers.

Pourtant, il ne faut pas se tromper sur cette simplicité. Les premiers vers du grand poème le disent bien. Ce n'est pas un chemin en droite ligne, qui conduirait un homme du malheur au bonheur, à travers une rencontre, une perte, une épreuve, jusqu'au salut. Il aura fallu des ruptures qui, deux fois, ont eu portée d'événement dans la vie, autant que les rencontres, et reviennent comme elles sans cesse à l'esprit, le hantent ou l'inspirent toujours de nouveau. Il y a un double revivre, une lutte entre les deux, et ce, dans chacun des deux livres. Plus encore, ces expériences, ces épreuves, n'arrivent pas à un homme seul, à un individu absolu, mais à travers son amour pour une autre et ce qui peut le briser. Ce n'est pas uniquement un amour pur qui sauve, avec tous les secours de la grâce, par miracle ; c'est un amour qui ouvre une double porte, les chances mais aussi les risques, épreuves que nous ne cesserons de revivre, ressources qui nous feront toujours revivre.

Revoir, revivre

Il y a un lien secret entre revoir et revivre.

Comment l'expliquer ? C'est d'abord une fête, la fête du sensible. Je vous revois, mes amours, mes amis, et rien ne peut remplacer ce contact sensible renouvelé, auquel est attachée une partie de ma vie. Ce n'est pas seulement un spectacle présent qui vient rappeler une image ancienne et susciter ce que l'on appelle la « reconnaissance », ce que Ricœur appelle le « petit miracle » de la reconnaissance : oui, c'est bien toi, c'est bien lui ! Car cette reconnaissance peut avoir lieu devant des images, devant des photos, par exemple d'êtres absents, disparus, ce qui peut alors n'en être que plus cruel. Mais revoir réellement (ou réentendre, ou toucher, sentir à nouveau), ici et maintenant, c'est autre chose ; pour peu qu'une joie soit attachée à cette relation, à ces souvenirs, gravés aussi, dans certains cas, jusque dans le cerveau, dans la mémoire affective profonde, alors, cette joie revient, comme si c'était la première fois : la preuve, c'est la surprise. J'avais oublié le son, le grain de ta voix ; je ne me souvenais plus de cette expression mouvante de tes lèvres ; il fallait que je les aie sous les yeux pour qu'elles me reviennent. Alors, je revis. Ce n'est plus de mémoire qu'il s'agit, c'est d'un recommencement. Nous avons le

sentiment de reprendre le fil là où nous l'avions laissé, parfois la conversation repart comme si les années ne s'étaient pas écoulées, comme si le temps n'était pas passé. Ce n'est pas seulement une illusion, que pourrait brutalement défaire un regard sur les rides apparues, les corps changés, les mondes transformés. C'est aussi une réalité : quelque chose de réel, parce que senti, perçu, et impossible sans cette sensation, cette perception, qui reprend, qui redonne la force, le désir, d'aller plus loin.

Ainsi, revoir, c'est revivre, mais, pour revivre, encore faut-il aussi revoir.

« Au revoir », disons-nous à juste titre comme un vœu du sensible humain (« *see you soon* », « *auf wiedersehen* »), espoir placé dans la revoyure, et aussi dans l'intervalle de temps qui, autant et plus que l'espace, risque de nous séparer. Nous disons « à demain » pour ne pas dire « adieu », parce que la relation *consiste* à désirer se revoir. Cela peut aller de la minimale politesse (bonjour/au revoir), jusqu'aux larmes versées sur le quai des gares, des ports, aux entrées (ou d'ailleurs aux sorties), des écoles, des cliniques, des prisons. C'est la retrouvaille qui fait vivre, autant et en même temps que revivre. Vérité jusqu'au bout de la vie, la fin de la vie, le dernier instant.

Mais ce n'est pas toujours aussi simple, ou heureux.

Car il y a le retour douloureux de ce qui a pu blesser, qui passe lui aussi par le voir, l'image, le spectacle. Je revois tel qui m'a heurté, humilié, blessé, haï. Alors, selon les degrés, revient aussi la puissance terrible de l'émotion, qui peut détruire. La victime, revoyant son bourreau, sera toujours plus blessée que lui, dont la simple image est pour elle un tourment. « Je ne *peux* plus le voir », disons-nous alors, plus encore que « je *ne veux* plus le voir » ; et nous ajoutons : *même en peinture*. Car

l'image est un réveil direct de l'émotion, tandis que la parole peut tenter de dompter, de domestiquer, de prendre dans les filets du récit, du sens, ce qui est arrivé. Il faut toujours réapprivoiser l'image, qui fascine, qui contraint à revivre, ce qui est presque impossible, ou si difficile, à revivre.

L'image des êtres aimés, c'est comme si elle tentait en vain de nous faire revivre, à travers l'amertume de l'absence ; mais l'image du tourmenteur, un signe qui lui est associé, tout se passe comme s'ils parvenaient, d'un coup, à nous faire revivre la souffrance, à travers l'amertume d'une présence ; dans un cas, nous souffrons de ne pas revivre, dans l'autre *justement*, nous souffrons de revivre, de ne pas pouvoir nous empêcher de revivre. Étrange chiasme : ceux que nous voudrions revoir, nous ne le pouvons plus, nous n'y parvenons plus, même devant leurs images, nous devons « nous y faire » (c'est le deuil) ; ceux que nous ne voudrions et ne pourrions plus supporter de revoir, nous ne pouvons l'empêcher, en présence de la moindre de leur image, nous ne pouvons plus nous en « défaire » (c'est le trauma).

Mais dans les deux cas, voir, c'est vivre, c'est-à-dire éprouver, et vivre, c'est voir, c'est-à-dire être lié, au dehors, aux autres. Un voir qui peut être brisé comme les relations, réparateur comme elles. Des relations qui permettent de voir, qui peuvent empêcher de voir : si je te revois, je revois le monde, mais si je le revois, lui, et ce qu'il a brisé, je ne vois plus rien au monde. Il y a ce que l'on souffre de ne « plus jamais » revoir, et ce que l'on désire ne « plus jamais » vouloir revoir, tels sont les deux sens, désolé ou révolté, désespéré ou vengeur, de ces deux petits mots qui nous échappent dans un souffle ou dans un cri : « plus jamais ».

Ce geste anodin, ces paupières qui s'ouvrent, « voir », porte donc en lui l'épreuve double, divisée, non seulement la chaleur et la lumière, mais la brûlure, et les aspirations, du vivre.

Penser, c'est ruminer

Penser, c'est ruminer.

Mais on n'en retient le plus souvent qu'un seul aspect, ou une seule conséquence. Cette image sert à décrire le « ressassement », le fait de « broyer du noir », de sans cesse revenir sur ce qui nous a affectés ; celui qui « rumine » ainsi se replie sur lui-même, se coupe du monde. L'image digestive renvoie à quelque chose qui ne « passe » pas ou très lentement, et cette souffrance corporelle est aussi ce qui coupe des autres, de l'extérieur, ce qui obsède. C'est comme un redoublement d'une souffrance par le retour incessant de la pensée ou de l'image. À quoi – avons-nous envie de lui dire – à quoi penses-tu encore ? « Qu'est-ce que tu rumines encore ? », m'a dit un jour l'un de mes enfants, qui distingue bien la météo des humeurs sur les visages, le retour de ce qui, même dans la joie présente, peut rendre l'autre absent, empêcher le contact avec lui.

Mais il y a aussi la rumination heureuse, féconde, qui conduit à des conséquences tout à fait différentes, sans pour autant abolir l'autre aspect, la réalité de la pensée « noire » si souvent comparée à la bile que sécrète l'organe de la digestion. Une rumination paradoxale, car elle semble encore répétitive, obsessionnelle, mais de

manière pourtant et profondément créatrice ; elle semble statique et pourtant elle change tout.

C'est elle que décrit Stendhal, dans la *Vie de Henry Brulard* (c'est-à-dire la sienne propre) :

Je rumine sans cesse sur ce qui m'intéresse, à force de le regarder dans des positions d'âme différentes je finis par voir du nouveau et je le fais changer d'aspect¹.

C'est la réalité même de la pensée, qui est toujours *une* pensée, une idée, qui obsède, mais éclaire au lieu d'assombrir, comme un rayon très précis de lumière que l'on fait tourner autour de soi, autour du monde, dont seule la précision de flèche, la pointe, le point qu'elle vise et qu'elle recherche, permet de tout reprendre et de tout renouveler.

La rumination n'est alors autre chose que l'attention portée à quelque chose, et qui la crée ou la recrée : c'est la véritable pensée, il n'y en a pas d'autre. Penser, ce n'est pas seulement « associer », « concevoir », calculer, ou que sais-je ? C'est cette épreuve active, temporelle, engagée, communicative aussi, même si elle a son envers noir qui ne vient cependant que la confirmer dans son importance, et sa nécessité.

Nietzsche fait de cette image, qui est plus qu'une image, une de ses thèses les plus fondamentales, à tous égards.

Il est vrai que, pour pratiquer de la sorte la lecture comme un *art*, une chose est nécessaire que de nos jours on a parfaitement oubliée – c'est pourquoi il faudra du temps avant que mes écrits soient « lisibles » –, une chose pour

1. Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, cité dans Roger Shattuck, *Les Primitifs de l'avant-garde*, trad. J. Borzic, Flammarion, 1974, p. 348.

laquelle il faut être presque bovin et, en tout cas, *rien moins* qu'« homme moderne » : *la rumination*¹.

Ce n'est pas seulement une métaphore, c'est une critique, appuyée sur un principe : on a trop coupé la pensée de la vie.

Mais Nietzsche voit-il bien qu'il y a autre chose, ici, que simplement la digestion, passive et lente, cette incorporation apparemment neutre, des aliments en général, de l'herbe par les herbivores ? A-t-il pris la mesure de ce qu'il n'y a pas de demi-mesure, de ce que la rumination, la pensée, sont ou bien des poisons, ou bien des créations ; ou bien des obsessions, que la pensée ne se contente pas de contempler mais, elle aussi, mystérieusement, fait revenir et revivre ; ou bien encore une obsession, une obstination, mais d'une tout autre nature, aux ressources infinies qui ne cessent de voir quelque chose de nouveau et de vivant dans ce qui, là non plus, n'est jamais un spectacle anodin ou indifférent, et qu'elles ne cessent de recréer ?

Le Penseur, de Rodin : est-il en train de ressasser ou d'inventer, dans la mélancolie ou dans la création ?

On se fait une fausse image de la pensée ; elle n'est pas spectatrice, mais actrice dans les deux actes, on a presque envie de dire (sans dramatiser) dans le « drame » du revivre.

1. Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*, « Avant-propos », § 8, trad. É. Blondel, O. Hansen-Løve, T. Leydenbach et P. Pénisson, GF-Flammarion, 2002, p. 34.

La promenade, les méchants

(Rousseau)

Du promeneur solitaire, de Jean-Jacques Rousseau, on retient qu'il revit en revenant à la nature, échappant ainsi aux hommes.

C'est vrai. C'est si vrai qu'il retrouve même le « sentiment de l'existence », et si l'on veut, le sens de la vie. Dans sa barque, doucement bercée par l'onde du lac de Biemme, il ne se sent pas seulement revivre, oubliant les souffrances des hommes, il redécouvre en le revivant ce que sa philosophie lui avait déjà enseigné, un « moi » qui se suffit à lui-même en étant au contact du monde sensible et des autres hommes, amis et aimants, qui trouve dans cette vie immédiate la garantie d'un bonheur absolu.

Mais on oublie aussi, ou alors on la met au compte d'une pathologie de son auteur (une supposée « paranoïa »), la face d'ombre de ces promenades, de ces *Rêveries du promeneur solitaire*, cette face d'ombre assumée qui est une forme de revivre, qui nous oblige à nous replonger encore dans la tension de cette expérience singulière, qui nous interdit de la fuir dans une solution encore trop simple.

Les *Rêveries du promeneur solitaire*, ou le déchirement même, médité, vécu, dans la promenade et la solitude.

Pourtant, on n'aura pas tort d'abord d'en retenir la redécouverte de la nature, une ultime réforme de la vie,

une sagesse apaisée, la rêverie romantique dans ce qu'elle comporte de noble consolation.

Ce sera la célèbre « Cinquième promenade » (au cœur du recueil qui, inachevé, en compte dix) où Rousseau se laisse bercer par les eaux dans son île. Sur le lac de Biemme.

Aussi bien ne l'évoque-t-il que comme une parenthèse :

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais [...] je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état¹.

Bien plus, le seul souvenir de cet état suffira pour qu'il soit revécu en imagination, pour produire dans la conscience qui le revit un effet peut-être plus intense encore :

Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asile où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, et d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si j'y habitais encore. Ce que j'y ferais de plus doux serait d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappaient souvent à mes sens dans mes extases, et maintenant plus ma rêverie est profonde plus elle me les peint vivement².

Mais une ombre plane au tableau.

1. Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, V, éd. M. Crogiez, LGF, « Le Livre de poche », 2008, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 104.

Ce ne sont pas seulement les hommes avec leurs actes réels ; c'est la pensée qui frappe à la porte de la conscience, qui obsède celui qui ne cesse de revivre ces actes.

On oublie que Rousseau, dans ces *Promenades* qui sont ses ultimes *Méditations*, au sens, délibérément imité, des *Méditations métaphysiques* de Descartes, y lutte constamment sans toujours y parvenir, et le dit, avec les souvenirs obsédants à quoi le moindre signe le ramène : le regard d'un passant, un mot reçu, les souvenirs de la haine et de la trahison des hommes, de ses amis, de ses « contemporains » (aiguissant par contraste les instants de paix et d'innocence).

Peu importe au fond qu'il ait raison ou non, sur la réalité de la persécution qu'il croit le menacer ; ce qui importe ici, c'est la précision de la description ; il a beau faire, il n'arrive pas à y échapper :

Les jours où je ne vois personne, je ne pense plus à ma destinée, je ne la sens plus, je ne souffre plus, je suis heureux et content, sans diversion, sans obstacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible, et lorsque j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'aperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveillant que je rencontre, suffit pour me bouleverser¹.

Tout le recueil des rêveries suit ainsi la description du contraste entre les moments de bonheur et ce qui les menace, et ne cesse de revenir.

Peu à peu se crée une dissymétrie entre ces atteintes qui, selon les dires de Rousseau, n'ont « rien de durable », et ce bonheur qui, pourtant, est caractérisé par la durée, dans la définition de Rousseau comme dans toute autre. La différence est grande entre ce qu'il dit importer le plus, et ce

1. *Ibid.*, p. 148.

dont il parle effectivement le plus : le souvenir obsédant des machinations des hommes, la rumination, de telle ou telle faute (par exemple un mensonge), et même d'une faute qu'il avoue ici avoir tue dans *Les Confessions*. Les *Rêveries* sont donc aussi un repentir ajouté aux *Confessions*. La place que prennent ici des souvenirs de ce genre est bien plus grande que pour ceux qu'il a si merveilleusement décrits au fil de pages devenues des classiques de la philosophie et de la littérature, et qui retracent des instants de bonheur passés sur le lac ou dans les faubourgs de Paris, parmi une troupe d'enfants innocents.

C'est donc un combat que se livrent ici les deux faces du vivre et du revivre, et dont Rousseau prend peu à peu (quoique jamais complètement) conscience.

Il faut, pour le suivre jusqu'au bout, non pas lire seulement tel ou tel extrait de ces textes, mais l'ensemble : les neuf rêveries (on aurait envie de dire les neuf symphonies), plus une, la dixième qui, comme chez les compositeurs qui allaient venir, tous inspirés par Rousseau, de Beethoven à Mahler en passant par Schubert, devait rester, par une sorte de fatalité, *inachevée*.

« Dixième promenade », en effet inachevée, un seul long paragraphe, rédigé d'un souffle, qui réveille le souvenir des années passées avec Mme de Warens, avec « maman » :

Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens.

Avec cet anniversaire, le texte des *Rêveries* reprend les allures d'un « journal ». Rousseau les avait depuis le début conçues ainsi, pour réformer sa vie, et pour l'accompagner jusqu'au bout. Mais l'inachèvement des *Rêveries* coïncide avec la fin de la vie. C'est ce qu'il avait écrit lui-même sur

N° d'édition : L.01EHQN000754.N001
Dépôt légal : mai 2015

